

Eduardo P. Archetti

## **Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Eduardo P. Archetti, « Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2851.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2851.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Eduardo P. Archetti

## Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne

Pagination originale : p. 73-90



*Traduit de l'anglais par Christian Ghasarian*

- 1 En décembre 1993, Paul McCartney se rendit pour la première fois de sa vie à Buenos Aires, afin d'y donner un grand concert. Les journalistes lui adressèrent les questions traditionnellement posées aux célébrités de passage :
  - « Que savez-vous de l'Argentine ? »
  - « A quoi l'Argentine vous fait-elle penser ? »
 Paul McCartney leur répondit sans trop d'hésitations :
  - « Au football, à la Coupe du monde, pour être honnête, aux Malouines, aux chevaux, au polo, et... et... à la musique, au tango bien sûr »
 (*La Opinión*, 12 décembre 1993 : 3).
- 2 Sans doute sa réponse fut-elle immédiatement perçue par les journalistes comme juste et bien informée. Cependant, d'une certaine façon, elle dut leur paraître biaisée, car elle omettait le produit sur lequel la plupart des Argentins estiment fondée la réputation internationale de leur pays : la viande. Cet oubli était bien justifié en l'occurrence : Paul McCartney est un végétarien convaincu.
- 3 La mondialisation est habituellement considérée comme un processus d'homogénéisation dans lequel prédominent les produits, les symboles et les idées émanant des cultures américaines et occidentales. McCartney est à cet égard un « produit typique de la culture occidentale globale », une icône culturelle universelle soudainement forcée à réfléchir sur la spécificité argentine. Sa réponse traduit sa connaissance globale et son attitude cosmopolite qui intègrent les aspects apparemment « délocalisants » de l'identité argentine. Cependant, la plupart des Argentins contemporains acceptent la légitimité de sa perception. Celle-ci s'appuie en effet sur ce qu'ils considèrent comme constituant bel et bien leur contribution spécifique à la culture universelle, qu'il s'agisse du sport (à travers le football et le polo), de la musique et de la danse (avec le tango, symbole et expression esthétique de Buenos Aires), voire, sur un terrain

plus polémique, des revendications territoriales agressives à caractère nationaliste ayant abouti à la guerre contre la Grande-Bretagne. Dans cette optique, se mondialiser ne signifie pas automatiquement être inclus dans une culture de la consommation proto-universelle ne laissant aucune place à la créativité culturelle et à la diversité locale. Se mondialiser, c'est produire, être actif dans le marché mondial des objets, des héros et des images. C'est être accepté dans sa différence. McCartney reconnaît la globalité de la culture et de la société argentines car il accepte explicitement la variété des pratiques, des codes et des discours locaux. Un de mes informateurs, parlant de la signification du football dans la culture argentine et de son impact sur l'identité nationale, me disait : « L'Argentine a été la terre du blé et des bœufs pendant des décennies, mais cela est maintenant terminé. Vous êtes connu si vous êtes capable de produire des vedettes concrètes, des *pop stars* ou des grands sportifs et des choses qui peuvent être consommées à l'étranger. Quelques Argentins éduqués voudraient qu'on soit connus parce que nous avons de bons écrivains ou même quatre Prix Nobel de médecine. Non, non cela n'a aucun sens. Vous voyez, ce que nous avons donné au monde durant ce siècle, ce sont des centaines de bons joueurs de football et de la bonne musique pour danser, le tango. Si vous êtes un Argentin à l'étranger, et cela a été mon cas, on s'attend à ce que vous jouiez au football plutôt bien et à ce que vous dansiez le tango correctement. Mais dans un domaine, nous sommes les meilleurs. Cela va peut-être vous surprendre, mais ce domaine est le polo à cheval, où nous sommes invincibles. Oui, invincibles. »

4 Mon informateur et Paul McCartney, malgré la distance économique et sociale qui les sépare, sont des hommes typiquement modernes, et pas simplement parce qu'ils sont orientés vers l'universel : ils s'intéressent à tout ce qui concerne la connaissance, la construction et la présentation de soi, et ont un rapport tout à fait particulier à la temporalité. A bien des égards, ils partagent une mémoire historique commune, qui est sélective. Le fait que McCartney soit un citoyen britannique est également important. McCartney a une « représentation » plus chargée, par exemple, qu'une *pop star* américaine qui visiterait l'Argentine, car lorsqu'il aborde un sujet politique, l'expérience traumatique de la guerre entre les deux pays lui revient à l'esprit. En outre, en mentionnant des pratiques du corps et des activités sportives aussi dissemblables que le football (une passion typique de la classe ouvrière) et le polo (un rituel aristocratique des plus exclusifs), McCartney franchit et confond différentes frontières culturelles. Il a un pied dans le plus universel, avec le football, et l'autre dans le plus distingué et le plus sélect, avec le polo. Dans les deux cas, les Argentins et les Britanniques sont les acteurs d'une histoire qui diffère de celles vécues par d'autres groupes humains. Il est probable qu'un grand écrivain allemand visitant l'Argentine n'établirait aucun lien entre le polo et l'identité argentine, tandis qu'il accepterait l'importance du tango et du football. Après tout, d'une part, le « tango allemand » (une variante du tango argentin) est populaire en Allemagne, et d'autre part, les deux pays se sont dans un passé récent engagés dans de furieuses luttes « footballistiques ». S'imaginer que la mondialisation entraîne l'unification des histoires serait pure illusion.

5 A la fin du xix<sup>e</sup> siècle et dans les trois premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, l'Argentine était présente sur la scène des échanges de produits dans le monde, des grandes migrations internationales, de l'urbanisation rapide, des changements dans la consommation urbaine des images et des désirs, des compétitions sportives mondiales et de la circulation des produits culturels de masse. Entre 1890 et 1914, elle devint une des plus grandes nations d'immigrants du monde. Plus de 4 millions d'étrangers entrèrent dans le pays durant cette période, même si seulement 2,4 millions s'y établirent de façon permanente. En 1895, 25,4 % de la population (soit 1 million de personnes) était née à l'étranger et en 1914 le pourcentage était passé à 29,9 % (soit 2,4 millions de personnes). Buenos Aires vit sa population augmenter de 286 000 habitants en 1880 à 1 576 000 habitants en 1914. En 1914, presque la moitié de la population de Buenos Aires était née à l'étranger. Les immigrants espagnols et italiens constituaient la majeure partie de l'immigration avec respectivement 35 % et 39,5 %. Les Britanniques, avec

30 000 immigrants, représentaient moins de 2 % du total de la population d'origine étrangère. Le nombre d'immigrants était particulièrement important dans les secteurs professionnels typiques des classes moyennes : ils représentaient 67,7 % des propriétaires de commerces, 64,9 % des architectes, 52 % des ingénieurs et 76,2 % des artistes travaillant dans les différents théâtres de Buenos Aires (Solberg 1970 : 33-61). En 1930, la ville comptait presque 3 millions d'habitants, dont un tiers étaient des immigrants européens (Cornblit 1969 : 394).

6 La vie urbaine de Buenos Aires se transformait rapidement à cette époque. Des hôtels luxueux, des restaurants, des bistros, des centaines de cafés, des cabarets, des salles de danse, des théâtres et un opéra réputé dans le monde entier furent tous construits par des architectes européens. Cela engendrait des changements dans l'utilisation du temps libre et la création d'un nouvel environnement public hors des quatre murs de la maison. Cette période était aussi caractérisée par le développement rapide des sports, avec la construction de nombreux stades et clubs sociaux. Le développement d'une société périphérique moderne dépendait alors des conditions des relations transnationales et de l'exportation de produits agricoles, des types et des taux de migrations, des changements économiques et professionnels, de l'importance des diasporas ethniques et du développement d'activités de loisir spécifiques. Dans ce contexte, on peut affirmer, comme James Clifford, que : « Depuis le début des années 20, un espace de connexions et de dissolutions culturelles véritablement globales est devenu concevable : les authenticités locales se rencontrent et se mélangent dans des espaces urbains et périurbains éphémères – tels les quartiers d'immigrants du New Jersey, les extensions multiculturelles comme Buenos Aires, les *townships* de Johannesburg » (1988 : 4).

7 Dans cette période de changements démographiques rapides, Buenos Aires constitue un espace privilégié pour l'analyse de la créativité culturelle dans le cadre d'une complexité culturelle et sociale croissante. La créolisation est généralement liée au développement de formes culturelles hybrides dans des contextes d'immigration et d'émigration complexes. La coexistence, et l'éventuel mélange, de différents groupes ethniques est ici centrale. Buenos Aires était une sorte de Babel culturelle où l'anglais était la langue du commerce et de l'industrie, le français la langue de la culture, tandis que la langue de la vie quotidienne était un mélange de dialectes espagnols et italiens. Buenos Aires était ainsi une ville typiquement créole, une « extension multiculturelle » pour paraphraser Clifford.

8 Les villes « créoles » peuvent produire des personnes « créoles ». Cependant, on peut parvenir au même résultat au moyen de simples processus sociaux où les choses, les significations, les formes culturelles (avec leurs codes, leurs pratiques et symboles ayant tous leur origine dans des espaces différents) circulent et se mélangent dans un lieu donné à un moment historique précis. Cette seconde manière peut être rattachée aux théories récentes de la mondialisation : les grandes migrations, ou les diasporas et le mélange des groupes ethniques, ne sont pas centrales, car les signifiants circulent à travers le commerce, la consommation, le tourisme, la propagande politique et la diffusion médiatique. La créolité peut être conçue comme extraterritoriale, les espaces créoles concrets n'étant pas nécessaires pour créer des individus créoles.

9 Dans mon analyse de la créativité culturelle à Buenos Aires, je vais m'efforcer de montrer comment la créolisation, liée au football et au polo, a d'abord été définie comme l'appropriation d'une forme culturelle créée, exportée et pratiquée principalement par les Britanniques en Argentine depuis les années 1880. J'illustrerai également comment, dans ce processus, ces sports furent transformés en quelque chose de différent, en une tradition constituée, un style local, une nouvelle façon de faire les choses, comme autant d'idiomes à travers lesquels l'identité devrait être discutée et articulée. La créolisation et la tradition au sein du football et du polo peuvent ainsi être considérées comme des processus parallèles, mais les significations sociales et la représentation historique des deux sports diffèrent substantiellement. La pratique du football et du polo à créé, dans les deux premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, des arènes

internationales pour la diffusion des identités, principalement dans les compétitions et les cérémonies sportives internationales. Ce processus permet une analyse des différentes stratégies de la production et de la transformation des identités dans le temps (Friedman 1990 : 327). Ces stratégies peuvent à mon sens être mieux comprises comme des éléments constitutifs de discours et de pratiques de classes « délocalisants ».

- 10 Le phénomène argentin est cependant plus complexe car Buenos Aires créait et exportait alors le tango dans le monde entier. Le tango devenait la musique, la danse et la poésie de la ville, et, dans le même temps, un produit culturel mondial. L'identité locale et la globalité locale s'entremêlaient dans un flux d'échanges symboliques et sociaux. Le tango était aussi universellement accepté et associé au développement des loisirs nocturnes de la vie urbaine, à la créativité culturelle des cabarets et aux femmes ayant une vie à l'extérieur de la maison. Ainsi, comme nous le rappelle McCartney, la créativité culturelle dans la constitution de l'Argentine moderne doit être vue comme intimement liée à l'exportation rapide de la musique de tango, des grands orchestres et des chanteurs. L'intégration conflictuelle de la créativité culturelle du tango avec le nationalisme et, finalement, avec le polo ne sera pas traitée dans cet article<sup>1</sup>.

### **Pour défendre la tradition : le langage du nationalisme**

- 11 En 1914, l'image positive dont l'immigration européenne avait bénéficié parmi les intellectuels argentins fut ternie. Les *businessmen* nés à l'étranger et les entreprises étrangères contrôlaient une large part de l'économie nationale. Les ouvriers étrangers des villes, particulièrement à Buenos Aires, organisaient des syndicats ouvriers, faisaient continuellement grève et devenaient très militants. Par ailleurs, à partir de 1904, le Parti socialiste devint une des forces politiques dominantes à Buenos Aires, où les anarchistes étaient aussi très actifs. Les valeurs libérales et le cosmopolitisme avaient guidé les généreuses politiques d'immigration en Argentine depuis les années 1850, et l'Argentine moderne était perçue comme le produit de plusieurs facteurs. En premier lieu figuraient une immigration européenne massive et une intégration rapide dans le marché mondial à travers l'investissement des capitaux étrangers<sup>2</sup>. Venaient ensuite l'urbanisation, qui semblait un moyen de changer les attitudes rurales traditionnelles, ainsi que le *caudillismo* et le clientélisme politique. Enfin entraient en ligne de compte une économie et une mobilité sociale croissantes, ainsi qu'un développement rapide de la scolarisation et de l'alphabétisme. Ibarguren, un des écrivains nationalistes les plus influents, critiquant Alberdi, un des pères du projet argentin moderne du xix<sup>e</sup> siècle, écrit : « La doctrine d'Alberdi, opposée à l'idéal national fondé sur une conception héroïque de la vie et sur le patriotisme qui créa nos premières pages d'histoire, est basée sur le matérialisme et la conception bourgeoise de l'économie bien-portante comme objectif suprême d'une nation à vocation cosmopolite [...]. Notre territoire fertile était, et est toujours, un grand producteur mondial de céréales et de bétail. Une telle politique, menée avec la noble intention de favoriser le progrès et de produire véritablement de grandes richesses, n'a pas suffi à promouvoir la formation d'une unité spirituelle, pas plus que la venue d'un très grand nombre d'immigrants qui ont transformé Buenos Aires et le grand littoral en une région polyglotte et hétérogène, une véritable Babel ethnique chaotique, n'a pas suffi à constituer une âme argentine propre. Cette âme n'émergera et ne sera puissante que lorsque le nationalisme engendrera l'unité morale et organique de toutes les forces sociales amalgamées dans un seul esprit » (1934 : 154)<sup>3</sup>.
- 12 La conception libérale mettait l'accent sur la liberté et l'autonomie de l'individu, censé fixer des limites à la souveraineté de l'Etat-nation. Selon Alberdi, l'individu et sa liberté étaient au-dessus de l'autorité du pays natal. Il voyait l'impact de l'immigration d'un œil cosmopolite : la nouvelle Argentine allait être le produit de l'impact socio-économique et culturel des immigrants. Il rejetait ainsi l'idée selon laquelle la culture argentine était quelque chose de fixe, un stock de significations, de symboles et de pratiques. La société et la culture

argentines étaient conçues comme quelque chose destiné à émerger à travers un processus de modernisation.

- 13 Pour ce qui est du statut des immigrants, Alberdi pensait que l'Argentine devait se contenter de garantir la citoyenneté et les droits politiques. Cette idée s'accommodait bien au mode de vie des Argentins cosmopolites comme lui. Ces derniers n'étaient pas liés par des habitudes locales (que beaucoup d'entre eux considéraient comme une forme de traditionalisme obscurantiste), parlaient plusieurs langues étrangères et vivaient de longues périodes de leur vie en exil ou comme immigrants en Europe et aux Etats-Unis. Leur expérience de la vie, leur sensibilité et leur idéologie leur permettaient de voir les immigrants à leur image. Les immigrants quittaient leurs villages et leurs villes, leurs coutumes, leurs habitudes alimentaires et leurs rites locaux, montrant ainsi une grande souplesse et une grande ouverture d'esprit. Suivant Friedman (1994 : 25), nous pouvons constater que, selon cet imaginaire moderniste, la nature devait être conquise, domestiquée et transformée en quelque chose de nouveau (le blé et le bœuf), tandis que la culture était définie comme un ensemble de traditions devant être radicalement transformées. La vie sauvage des gauchos des plaines allait faire place aux fermiers installés, aux propriétés privées, au marché mondial, à la culture universelle (le théâtre, la musique et l'opéra européen), aux chemins de fer et à l'agriculture moderne.
- 14 Iburguren réagit contre ce credo : « La lutte contre le désert et la barbarie politique du gaucho conduisit Alberdi à l'exagération contraire : au rejet de ce qui était la culture créole authentique et à une tentative de transformer notre pays en un conglomérat cosmopolite sans esprit ni caractère national. [...] Sans aucun doute, l'immigration apporta un grand bénéfice matériel. Mais je dois souligner un trait typique de l'immigrant qui entrave son intégration et sa solidarité spirituelle dans la construction d'une nation : son individualisme. [...] Il est libéré de la tradition, qui est toujours contraignante, il voit la liberté et les échanges sociaux avec l'égoïsme et l'ouverture d'esprit de quelqu'un qui a brisé tous les liens avec sa communauté d'origine afin d'acquérir aisément à l'étranger la richesse économique. De plus, l'immigrant est un grand individualiste qui a de grandes difficultés à s'intégrer au sein d'un groupe social national cohérent » (1943 : 152-55).
- 15 Le nationalisme était considéré comme le meilleur moyen de protéger l'héritage culturel créole contre l'arrivée massive d'immigrants extrêmement individualistes, matérialistes et cosmopolites. Bien plus tard, Iburguren évoquera en ces termes la lutte nationaliste qu'il avait menée durant les années 20 : « Il y a maintenant un peu plus de quarante ans, nous étions très inquiets de la constitution hétérogène de la population argentine. D'un côté, nous avions les individus "historiques", "traditionnels", avec un destin tout tracé ; et de l'autre, les fils d'immigrants qui, bien qu'ils fussent légalement les concitoyens des vieux créoles, rejetaient et ignoraient le glorieux passé national » (1971 : 8).
- 16 Comment l'idéal patriotique et le sentiment d'appartenance à la nation argentine devaient-ils être transmis aux fils d'immigrants ? Une des stratégies pour y parvenir consistait à mettre en place la conscription obligatoire pour les fils d'immigrants, qui devenaient automatiquement des citoyens argentins. Même l'hypothèse d'une guerre contre le Brésil était envisagée comme un excellent moyen de promotion du sentiment national. Gálvez, un des écrivains nationalistes engagés de cette époque, écrivit qu'une guerre contre les pays voisins serait extrêmement désirable, parce qu'elle permettrait d'accélérer l'assimilation de la première génération d'immigrants : « La guerre convertirait les étrangers en Argentins et l'esprit cosmopolite serait submergé par une immense vague de ferveur patriotique » (1910 : 78).
- 17 L'autre stratégie – celle qui était la plus attrayante pour la plupart des intellectuels – consistait à transformer les programmes scolaires élémentaires et secondaires pour y instaurer une éducation nationaliste mettant l'emphase sur l'histoire et la géographie de l'Argentine, les devoirs civiques nationaux, la morale basée sur le culte des héros argentins, la langue espagnole et la littérature argentine (Solberg 1970 : 144-54 ; Escudé 1990 : 25-86).

- 18 Entre 1880 et 1910, le développement du système éducatif en Argentine fut extrêmement impressionnant. En 1910, le taux d'analphabétisme de la population adulte était très bas, autour de 4 % (Prieto 1988 : 13). Durant cette période, et en accord avec le credo libéral, l'éducation était considérée comme objective, positiviste, scientifique, universaliste et séculière. Des milliers de professeurs furent importés d'Europe et d'Amérique du Nord. En 1914, 14 % des enseignants du primaire étaient étrangers (Solberg 1970 : 152). La « restauration nationaliste » de l'éducation produisit un changement d'emphase de la théorie pédagogique, qui impliquait des modifications dans l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de l'éducation civique et morale (désormais empreinte de nationalisme) et de la littérature argentine. On passait du « positivisme » à la « fiction ». En 1910, ce projet nationaliste était hégémonique. En 1911, Bunge, un des intellectuels nationalistes engagés, défendit l'idée selon laquelle l'enseignement de l'histoire ne devait pas se limiter à la transmission de faits réels et prouvés, mais devait introduire également la « tradition ». Il prônait un programme où s'entremêleraient des événements réels et de la fiction, de la vérité et des « légendes », où prédomineraient des histoires relatant des événements incroyables et merveilleux. Dans cette perspective, les traditions et les légendes avaient une importante valeur « nationalisante » (*alto valor nacionalizante*). Cette « fiction poétique et sociale » était ainsi conçue comme un instrument pédagogique clé dans la formation d'une nation (Escudé 1990 : 38-41).
- 19 Au moment de la Première Guerre mondiale, les nationalistes avaient trouvé, avec le gaucho, un symbole pour représenter l'héritage culturel d'une nation menacée par l'immigration. Dans les milieux cosmopolites, ce personnage – un *cow-boy* libre se déplaçant à cheval dans la pampa, chassant et cueillant avec une famille instable et travaillant pour un salaire lorsque cela était nécessaire – représentait l'antithèse de la civilisation et de la culture. On y voyait un symbole du désordre social rural, du clientélisme et de la violence politique caractéristiques du début du XIX<sup>e</sup> siècle en Argentine. Les nationalistes revendiquaient au contraire cette figure, trouvant dans le gaucho « le premier type symbolique de la nationalité argentine » (Bunge 1911, cité par Escudé 1990 : 41). Lugones, qui était, avec Rojas et Gálvez, un des paladins de la résurgence intellectuelle nationaliste, avait une vision très précise de ce que représentait le gaucho. Il était selon lui le créole type, le produit d'un mélange de sangs espagnols et indigènes, permettant une transition et une séparation ethnique douce avec l'Espagne. Il postulait par ailleurs que, pendant la guerre civile du XIX<sup>e</sup> siècle, le gaucho avait rejoint les troupes fédérales et les *caudillos* représentant la tradition, combattant l'aile libérale qui s'efforçait d'imposer le changement politique, la modernisation économique et la prétendue « civilisation ». Le gaucho était ainsi à l'origine des traits fondamentaux du caractère national argentin : le romantisme, la sensibilité musicale, le culte du courage, l'élégance, la compassion, la loyauté, le manque de cohérence, la vantardise et la générosité. Lugones reconnaissait que les Argentins contemporains n'étaient pas des gauchos, mais il soulignait que malgré la confusion ethnique engendrée par l'immigration (*la apariencia confusa producida por el cruzamiento actual*), ces attributs resteraient des caractéristiques types de l'Argentin (1961 [1916] : 79-84).
- 20 Dans ce contexte de résurgence nationaliste, le poème épique *Martín Fierro*, écrit en 1872 par José Hernández dans un style reproduisant le langage rural des gauchos, devint un modèle de « littérature nationale ». Il s'agissait d'un récit historique mettant en scène un gaucho luttant contre la justice d'Etat afin de conserver sa liberté, et dont Bunge écrivit avec enthousiasme : « Le gaucho Martín Fierro est plus qu'un individu donné, il représente le type générique du gaucho du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et son personnage, réel ou fantastique, sera perpétué dans la mémoire du peuple argentin comme un dieu grand et barbare des temps héroïques » (Bunge 1909, cité par Escudé 1990 : 41).
- 21 Cette réinvention de la tradition fut grandement facilitée par la place privilégiée qu'occupait la littérature dite « créole » parmi celle que l'on consommait dans les milieux populaires, tant urbains que ruraux, depuis les années 1880. *Martín Fierro* n'était pas le seul héros épique.

Il était accompagné par d'autres figures comme Santo Vega et Juan Moreira, deux nobles gauchos luttant comme lui pour ce qu'ils considéraient comme juste, et représentant la liberté et la tradition. Prieto a montré que la « littérature créole » était également lue dans les villes et même parmi les immigrants européens, pour lesquels l'iconographie rurale colorée était la seule expression de quelque chose de national, de local, d'argentin, au milieu du « désordre généralisé produit par le cosmopolitisme » (1988 : 98-9). La « littérature créole » créait des types humains moraux en situation de conflit et de tension causés par la modernisation et les valeurs cosmopolites. Ces personnages étaient héroïques mais aussi élégants et polis lorsqu'on les traitait convenablement. C'étaient des hommes d'honneur et de courage, véhiculant des images aristocratiques idéalisées.

- 22 Gardons bien à l'esprit qu'en 1910 l'Argentine ne disposait pas encore d'une importante tradition littéraire. L'Argentine était « un nouveau pays », avec une histoire en pleine construction et une tradition qu'il fallait imaginer et, à bien des égards, rechercher dans le passé. Dans un présent des plus turbulents, fort perturbé par une immigration et une urbanisation rapides et chaotiques, les écrivains nationalistes croyaient que le Buenos Aires cosmopolite n'était pas le lieu où chercher de nouveaux symboles nationaux. Ces symboles se trouvaient dans le passé, dans le paysage, dans le sol de la pampa, dans la lecture et la reconstruction imaginaire d'une culture rurale riche de personnages aussi virils qu'épiques. En 1926, Jorge Luis Borges remarquait : « Buenos Aires, bien que cette ville soit composée de deux millions de destinées individuelles, restera désertée et sans voix tant qu'aucun symbole ne l'habitera. La province est peuplée : il y a Santos Vega et le gaucho, Cruz et Martín Fierro, autant de dieux potentiels. La ville, elle, est toujours en attente de poétisation » [ma traduction] (1993 [1926] : 126).

## Créolisation et tradition dans l'univers social du football

- 23 Les immigrants britanniques n'apportèrent pas seulement en Argentine le capital et la technologie. Leurs écoles primaires, avec l'emphase placée sur la pratique de nouveaux sports, et leurs clubs, où le temps libre était lié aux activités sportives, ont aussi joué un rôle clé dans la construction des identités au sein d'une Argentine moderne en devenir. Le Buenos Aires Football Club, une division du Buenos Aires Cricket Club, fut fondé en 1867, quatre ans seulement après la création de la Football Association à Londres. Beaucoup de clubs furent fondés après 1880, la majorité d'entre eux provenant des écoles britanniques. En 1883, Alexander Watson Hutton, fondateur de l'Ecole anglaise de Buenos Aires, fut le premier président de la Argentine Association Football League et le premier championnat national fut organisé à Buenos Aires. Le comité de l'association était entièrement composé de citoyens britanniques : Gay, Webb, Lamont, Reynolds, Bridges, Morgan, Rudd, Syers and Singleton. L'association conserva l'anglais comme langue officielle pour ses réunions jusqu'en 1906. Ce n'est qu'en 1934 que le terme « football » fut remplacé par l'espagnol *fútbol*, lorsque fut fondée la nouvelle association, qui perdure encore : la Asociación de Fútbol Argentino (Scher & Palomino 1988 : 25).
- 24 Au cours de la période 1893-1898, tous les titres furent remportés par le Lomas Athletic Club, dont les joueurs avaient tous étudié à l'école Lomas de Zamora, un prestigieux internat britannique. Entre 1900 et 1911, l'équipe de l'Ecole anglaise de Buenos Aires, transformée en 1901 en celle des anciens élèves (Alumni), domina le championnat national. Les grands joueurs de cette époque étaient les cinq frères Brown, de la glorieuse Alumni, Weiss, Lett, Retcliff, Buchanan, Moore, Mack, Leonard et Watson Hutton. Tous furent internationaux argentins dès 1902, date de la première rencontre internationale contre l'Uruguay. Le trophée avait été offert par le mondialement célèbre « baron du thé », sir Thomas Lipton. La proximité entre Buenos Aires et Montevideo, ainsi que la régularité des compétitions entre Argentins et Uruguayens, a permis que se constitue un noyau « footballistique » international dans le bassin

du Río de la Plata, culminant par les succès de chacun des deux pays aux jeux Olympiques des années 20 et à la Coupe du monde de 1930.

25 Avec le sport lui-même, on avait également importé des îles Britanniques les valeurs et la qualité de jeu qui lui étaient associées. Dans la première décennie du xx<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, le football argentin se développa sous l'influence des excellentes équipes anglaises qui venaient jouer à Buenos Aires. Southampton, Nottingham Forest, Everton, Tottenham et Chelsea, toutes des équipes professionnelles, triomphèrent en Argentine, gagnant tous leurs matches. Les clubs locaux, enracinés dans les internats anglais et disposant de joueurs d'origine britannique, dominaient le championnat national. Dans un paysage global rythmé par les visites des équipes britanniques, le mythe de l'invincibilité de leur style de jeu émergea. En outre, régnait localement une tradition d'hégémonie britannique. Les conditions étaient réunies pour que couve une nouvelle manière de jouer, calquée sur ce que l'on considérait sur place comme le style britannique.

26 Le football devint rapidement très populaire à Buenos Aires et partout en Argentine. Après 1900, un grand nombre de clubs de football furent fondés à Buenos Aires et dans les villes des alentours comme Quilmes, Banfield et Avellaneda. La majorité des nouveaux clubs incorpora des immigrés européens et leur fils ou furent directement créés par eux. On peut considérer la compétition entre les équipes britanniques et les nouveaux clubs « mixtes » comme le point de départ d'une créolisation inventive. Les Britanniques étaient les fondateurs du jeu ; ils en avaient codifié les règles, ils avaient développé sa morale basée sur le *fair-play*, ils avaient construit un style de jeu et l'exportaient dans le monde entier. Les Argentins de naissance et les immigrants adoptèrent le football comme un loisir et une pratique corporelle essentiels, y trouvant un merveilleux moyen d'exprimer rituellement leurs antagonismes tout en manifestant ostensiblement leurs engagements et leur esprit de loyauté. La complexité sociale et culturelle de Buenos Aires au début du siècle créait un milieu social et culturel favorable à la créativité.

27 Le sport devint un domaine de création d'identités aussi légitime que les écoles et les casernes militaires. Les sports populaires et les sports d'élite n'étaient pas seulement une sorte de miroir braqué sur soi. Ils permettaient aussi à l'Argentine de participer à des concours internationaux et d'être observée par les autres (Archetti 1994b, 1994c). A travers le sport, des Argentins de différentes classes sociales et de différents groupes ethniques pouvaient être promus au rang de porteurs de valeurs et de traits nationaux. Dans le développement du paysage sportif mondial, les jeux Olympiques et les différentes compétitions internationales ou régionales jouaient un rôle substantiel. Par ailleurs, dans de nombreux sports importants, la création identitaire était marquée par le pouvoir et la prédominance de l'image d'excellence britannique, comme dans le cas du football et du polo.

28 Le moment décisif dans la création d'un « football créole » fut la victoire du Racing Club dans le championnat national en 1913. Cette victoire fut définie comme la « victoire créole » (*victoria criolla*) et le Racing Club fut alors populairement considéré comme la « première grande équipe créole » (*el primer gran equipo criollo*). Dans cette perspective, le terme « créole » était associé au fait que tous les joueurs portaient des noms espagnols (castillans, galiciens ou basques) ou italiens, comme Olazar, Ohaco, Croce, Perinetti, Hospital, Castagnola, Marcovecchio et Zabaleta. Les noms britanniques étaient absents, et aucun joueur n'était étudiant ou ancien élève des prestigieux internats britanniques. Alumni, « la formidable équipe britannique », fut dissoute en 1913 et devint pratiquement le symbole de la « période britannique », de l'époque précédant la créolisation.

29 La créolisation peut ainsi être considérée comme l'appropriation réussie de pratiques qui étaient, à l'origine, exclusivement associées à l'identité d'un groupe social donné. Au début, le football était joué par les « Britanniques », et les « équipes britanniques » remportaient le championnat national, ce qui paraissait tout aussi naturel qu'inévitable, puisque ce sport était

une création britannique. Jusqu'en 1912, l'équipe nationale de football fut dominée par les fils de citoyens britanniques ayant émigré en Argentine dans les années 1860, et cette équipe n'était pas considérée comme créole. Il s'agissait de joueurs tout aussi purement britanniques que l'était leur manière, toute anglaise, de jouer au football.

30 Dans l'imaginaire de la créolisation, transformée par la suite en récit historique officiel, les immigrants et les fils d'immigrants n'étaient pas seulement perçus comme des sportifs accomplis. Ils contribuaient à l'invention de quelque chose d'original dans leur « nouveau pays ». Ils ne relevaient d'aucune tradition préexistante, qu'elle soit locale ou britannique. En outre, ils adoptaient la pratique du football simultanément et conjointement avec les populations locales. Les inventeurs du jeu étaient britanniques et ils restaient avec leurs descendants, encore et toujours, britanniques. Dans l'histoire du football argentin, les Britanniques demeuraient profondément étrangers au processus de créolisation ; cependant, à travers ce sport, il apparaissait clairement que les fils d'Espagnols, d'Italiens, etc., pouvaient en fin de compte devenir « créoles », en créant des styles différents. Ils étaient à bien des égards libérés de la tradition, en tant que citoyens vivant à Buenos Aires et ne montant pas à cheval dans la pampa. Ce n'étaient pas des gauchos mais ils pouvaient créer quelque chose qui finirait bien par devenir « national ». Comment cela fut-il reçu et interprété ?

31 Il fallait commencer par construire (et imaginer) un nouveau style de jeu, différent de celui pratiqué par les footballeurs britanniques. Le style britannique était fondé sur un solide travail collectif, un bon esprit d'équipe, des passes longues, la rapidité, la puissance physique et peu de dribbles individuels. Le style était défini comme « aérien ». Le style créole, en revanche, appelé de façon euphémique l'« assise créole », était un style « terrestre », basé sur des passes courtes, la précision, une balle plus souvent au sol, un jeu plus lent et l'emphase sur le dribble créatif (Archetti 1994b, 1994c, 1994d). Avec une telle « assise », le football argentin se libérait de la grille britannique et développait une nouvelle forme de jeu.

32 Cela fait, on relia explicitement cette transformation stylistique à l'environnement, aux produits et aux caractéristiques d'un territoire donné qui conditionne les immigrants et leurs descendants : l'air, le paysage, le contact avec les habitants, la nourriture et la boisson. Le produit n'était pas italien ou espagnol, il était « créole », car la nouvelle forme se développait à partir de sources d'origines diverses. Comparé aux autres styles, celui défini comme « créole » différait de celui des Espagnols, considéré comme plutôt primitif (*la furia espanola*), et de celui des Italiens, moins créatif et moins technique (Archetti 1994d).

33 La victoire du Racing en 1913 coïncida pratiquement avec les ouvertures démocratiques, l'extension des droits civils et du droit de vote, ainsi qu'avec l'incorporation des immigrants dans la vie politique à travers le Parti radical, qui gagna les élections nationales en 1916 et resta au pouvoir jusqu'en 1930. Les nationalistes véhiculaient une image pastorale de la nation, fondée sur les notions de « racines » et de « permanence de la tradition ». Tout en se concentrant sur l'importance du football, les discours des journalistes sportifs et de la presse populaire articulaient de nouvelles images et de nouvelles représentations basées sur la créolisation et l'importante contribution des immigrants dans la définition du style national. Ce processus fut consolidé à travers les victoires internationales des clubs argentins et des équipes nationales dans les années 20. Le football argentin n'était pas un phénomène local, il fut reconnu comme quelque chose de différent et de très compétitif. Le football devint un élément important dans le développement global du sport dans lequel les équipes et les joueurs circulaient dans un marché international croissant. Dans les années 20, l'Argentine n'exportait pas seulement du bœuf et du blé. Les meilleurs joueurs locaux émigraient aussi vers l'Europe et déployaient le nouveau « style créole ».

## Tradition et créolisation dans l'univers social du polo

- 34 Le polo, un vieux sport équestre d'équipe d'Asie, commença à être pratiqué par le corps des officiers militaires britanniques en Inde dans les années 1850 et fut exporté en Argentine dans les années 1870. Le premier match de polo en Grande-Bretagne opposa le Dixième Hussard et le Neuvième Lancier à Hounslow Heath en 1870 (Holt 1989 : 210). Tout juste cinq ans après, en 1875, le premier match de polo en Argentine eut lieu dans l'*estancia* Negrete, propriété de David Shennan, à Santa Rosa. Tous les joueurs étaient britanniques (Laffaye 1989 : 23). Le premier club de polo apparut à Buenos Aires en 1882. En 1888, le plus vieux club de polo existant en Argentine fut fondé à Venado Tuerto par F. Hinchliff, F. Thompson, J. Smythe, F. Bridger, C. Tetley et le baron belge C. Peers. Dans les années 1890, le polo était principalement joué dans les provinces de Buenos Aires et de Santa Fe, dans des *estancias* (ranches) possédées par des propriétaires terriens d'origine britannique. En 1892, des délégués des clubs britanniques qui existaient déjà fondèrent la Polo Association of the River Plate à Buenos Aires. Durant la Première Guerre mondiale, le polo était presque exclusivement pratiqué par les propriétaires de ranch britanniques et par certains officiers de la cavalerie argentine. Le premier « club créole », El Palomar, fut fondé à la fin de 1915 (Laffaye 1989 : 54). Depuis, le polo est devenu un sport populaire au sein de l'élite des propriétaires terriens argentins. Ce processus culmina avec la fondation d'une association argentine de polo en 1921, la Federación Argentina de Polo, dans laquelle l'espagnol fut adopté comme langue de travail. La vieille association britannique de polo rejoignit la nouvelle organisation en 1922. Elle accepta l'espagnol comme langue officielle et participa aux élections démocratiques du comité pour tous les clubs de polo du pays.
- 35 En 1890, la montée des organisations de sport équestre dans les pampas suivit le déclin du gaucho et de ses compétitions et passe-temps traditionnels. Les gauchos avaient un bon nombre de jeux et de compétitions rugueuses et violentes (les « bandes de chevaux », *cinchadas*, *pechando*, le jeu collectif du *pato*) qui nécessitent beaucoup de force et de courage de la part de l'homme et du cheval ainsi qu'une vitesse extraordinaire. Les accidents étaient fréquents lors de ces compétitions. Le polo était en revanche appréhendé comme un jeu et un spectacle civilisés, un signe des temps modernes. L'adoption enthousiaste du polo par l'aristocratie des propriétaires terriens locaux était considérée comme l'expression d'un processus de civilisation bien abouti (Slatta 1986).
- 36 Depuis 1896, les propriétaires terriens britanniques et les joueurs de polo vivant en Argentine prenaient part avec beaucoup de succès aux grands tournois en Grande-Bretagne. Chaque participation impliquait une impressionnante mobilisation de ressources maritimes : cinq ou six joueurs, les *peones* (appelés *petiseros*) et entre vingt et trente chevaux ainsi que tout le fourrage nécessaire pour la traversée de l'océan Atlantique. Ils embarquaient généralement à Buenos Aires en février afin d'être en bonne forme pour les tournois d'été en Europe, qui commençaient en mai. Les succès et les victoires représentaient aussi des affaires commerciales car les meilleurs chevaux, peu onéreux en Argentine, étaient vendus en Grande-Bretagne. Il était fréquent que les meilleurs joueurs soient les propriétaires des meilleurs chevaux et peu à peu les chevaux créoles argentins obtinrent une renommée internationale. De plus, un circuit international se mit en place et les bons joueurs furent invités à jouer dans différents pays avec des équipes organisées par des aristocrates britanniques et européens ou des millionnaires américains. Paradoxalement, certains des meilleurs « joueurs argentins » dans cette arène transnationale des années 20, comme Juan Traill ou Luis Lacey, étaient britanniques et de ce fait souvent conviés à jouer avec l'équipe britannique lors de l'Open des Etats-Unis (Laffaye 1989 : 73-88). Le fait que l'Argentine ne puisse pas utiliser ces joueurs dans des compétitions internationales contribua à la « nationalisation » du polo. Traill et Lacey ne rejoindront pas l'équipe argentine aux jeux Olympiques à Paris en 1924, où elle obtiendra sa première grande victoire et verra sa façon particulière de jouer reconnue.

- 37 Dans la compétition de Paris, le style de jeu créole argentin fut établi. L'équipe argentine, composée de trois « Anglo » (Nelson, Keeny et Miles) et d'un « Criollo » (le capitaine Padilla), gagna le titre olympique en battant les équipes favorites de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Soudainement, le monde « découvrait » une nouvelle façon de jouer, ou plutôt, découvrait la « nationalité argentine » de cette façon de jouer qui existait auparavant et qu'on voyait d'ailleurs occasionnellement pratiquée – à titre individuel ou collectif – par un bon nombre de joueurs formés dans un club ou une *estancia* argentine. Un journal français décrivit la victoire comme suit : « Les joueurs argentins essaient de coller à la selle d'une manière telle que les hommes et les chevaux ne constituent qu'une seule entité. Les trente-cinq chevaux de l'équipe sont des pur-sang et les créoles argentins, plutôt petits. [...] Ils ont été sélectionnés parmi la grande variété de spécimens et entraînés pour développer une grande vitesse et une grande résistance. Montés avec beaucoup de noblesse, avec juste une seule rêne, les chevaux font de merveilleux mouvements et d'incroyables pirouettes, en donnant l'impression d'être complètement libres. Les joueurs contrôlent leurs chevaux comme les joueurs de tennis tiennent leur raquette à la main. [...] Les Argentins nous surprennent par leur grande habileté à utiliser la crosse. Moins forts que les Américains, ils pratiquent une façon de jouer qui est bien plus libre et variée. Chaque joueur monte son cheval à une vitesse fantastique, en donnant l'impression qu'il connaît à tout instant la position des autres joueurs sur le terrain » (cité par Laffaye 1989 : 96).
- 38 Dans l'histoire des sports aussi bien que dans l'histoire politique, les victoires inattendues sont généralement expliquées comme des moments révolutionnaires, comme des événements dramatiques, comme des points de rupture, comme le déploiement de nouvelles formes culturelles. L'équipe victorieuse fut triomphalement reçue dans le port de Buenos Aires par des milliers de personnes. Ils avaient gagné contre les deux grandes puissances économiques mondiales ; ils étaient « champions du monde », comme on disait alors des médaillés d'or aux jeux Olympiques, et ils avaient émerveillé les Parisiens sophistiqués et l'aristocratie européenne.
- 39 L'image d'un style créole original revint en Argentine et confirma bien l'image de soi qui prévalait. Les joueurs argentins n'étaient pas surpris par la victoire, ils l'attendaient. En 1924, avant les finales, le major Sierra, officier de cavalerie et très bon joueur, élaborait une théorie sur la supériorité des joueurs de polo créoles : « La supériorité [des Argentins] est liée à trois facteurs : la résistance des cavaliers, la façon argentine de monter à cheval et la qualité des chevaux [*petisos*]. [...] Les autres cavaliers ne pourront jamais égaler les cavaliers argentins... La façon dont nous tenons la rêne soulage énormément le cheval, qui se sent beaucoup plus libre que lorsqu'il est monté par un Anglais ou un Yankee. Nous avons beaucoup plus de rapidité et de finesse dans le jeu et beaucoup plus d'esprit de sacrifice. Nous avons beaucoup plus de tempérament qu'eux, nous sommes de vrais combattants, peut-être du fait d'un instinct gauchos atavique qui est toujours dans nos veines et qui se manifeste dans beaucoup de choses que nous faisons. [...] Je crois que les Européens connaîtront beaucoup d'autres défaites contre les sauvages [*salvajes*] (*El Gráfico* 1924, 261 : 19).
- 40 Tout comme le journaliste français le faisait dans son article, Sierra mettait particulièrement l'accent sur la façon créole de monter à cheval. Il rajoutait cependant un bon nombre de vertus masculines. D'une certaine façon, les joueurs de polo créoles avaient hérité des qualités des gauchos, ils étaient, pour ainsi dire, des gauchos modernes quoique toujours sauvages. Sierra reprend la classique antinomie idéologique barbarie-civilisation, qui par le passé (et dans les années 20) opposait les nationalistes et les cosmopolites libéraux. La civilisation est européenne, et la barbarie, que l'on croyait déceler dans l'esprit enflammé du gauchos, est un attribut créole. Le major Sierra, invité à préciser l'esprit de sacrifice créole, répondit : « Le cavalier anglais a des habitudes de modération, étant conservateur dans tout ce qu'il fait. Il n'est pas le type d'homme qui prendra des risques lorsqu'il se trouve dans une position difficile

et, comme vous le savez, un match de polo comporte de nombreuses situations de ce type. Confrontés à ces difficultés, les hommes de notre idiosyncrasie continueront à combattre. Je veux dire par là que le courage et la résistance caractérisent nos joueurs » (*El Gráfico* 1924, 216 : 19).

41 Un bon joueur créole a besoin d'un bon poney. La supériorité théorique d'un joueur de polo dépend largement de la qualité des chevaux qu'il monte. Sierra décrit ainsi la principale différence entre poneys argentins et étrangers : « La principale différence est qu'à l'inverse des nôtres les poneys étrangers ne bénéficient pas d'une vie forte et libre dans un espace ouvert ; ils ont été élevés dans un environnement artificiel, dans de petites parcelles et dans des box. Dans de telles conditions de captivité, la bête acquiert certes une certaine force, mais elle ne développe pas de puissance, perd sa souplesse et son instinct de lutte. Les chevaux britanniques ont-ils à leur disposition un espace pour un vrai galop ? Non. [...] En ce qui concerne le cheval de polo argentin, sa forme corporelle n'a pas été choisie, comme dans le cas des pur-sang ayant un corps fantastique, une grande vélocité mais pas de réelle résistance, de sorte qu'ils mourraient en cas d'accident ; le poney argentin a su conserver son sang créole, alors que les pur-sang se sont croisés avec des juments de chez nous ; ce sang est l'héritage de la liberté et de la vie courageuse dans le désert. [...] L'histoire de l'héroïsme du cheval créole est bien connue, il ne suffit pas de dire que ce corps est bien formé, que ses organes sont d'acier et qu'il a bénéficié d'un environnement naturel » (*El Gráfico* 1924, 216 : 19).

42 Dans le discours nationaliste du major Sierra, le style créole, envisagé comme un cadre de référence significatif vis-à-vis des « autres », pose la temporalité comme une dimension clé. La temporalité de la représentation n'est pas simplement mise au jour par les tensions qui existent entre le passé, le présent et le futur (*cf.* les luttes à venir à Paris), mais elle est organisée comme un pont entre l'héritage culturel et de nouveaux processus sociaux. Sierra savait très bien que le polo avait une valeur civilisatrice dans le cadre d'une logique de modernisation, en tant que réinvention britannique exportée en Argentine. Il savait aussi que la majorité de ses camarades de jeux étaient des « Anglo ». Sierra reconstituait une tradition, liée aux gauchos, aux étendues ouvertes et libres de la pampa et à l'héroïsme du sang des poneys créoles. Dans son indigénisation créative, un style créole et une façon d'être sont nés.

43 Les discours nationalistes ont un pouvoir de synthèse quasi miraculeux, étant susceptibles de faire converger des traits divers et des significations complexes vers un centre unique : le « national ». A l'instar de bien des choses dites à propos du football, le discours de Sierra révèle sa dépendance fondamentale envers l'« altérité », puisque s'il est certes « essentialiste », il n'en est pas moins, simultanément, « relativiste » en ce qu'il reconnaît l'existence d'autres styles. Dans cette logique, les « autres », qui comptaient dans le polo et qu'on avait battus à Paris, incarnaient, du point de vue nationaliste argentin, les principales puissances du monde et les principaux centres culturels de l'époque.

44 Le polo était, et est toujours, le sport de l'aristocratie créole des propriétaires terriens argentins. La victoire de 1924 transforma le polo en un sport « populaire », au moins au sein de la classe moyenne de Buenos Aires. Le grand public ignorait que les Argentins (et les Britanniques vivant en Argentine) figuraient parmi les meilleurs joueurs du monde. Les membres de l'équipe olympique quittèrent l'Argentine en 1924 sans avoir été remarqués et furent accueillis à leur retour comme des héros nationaux. La presse populaire les baptisa « les grands hommes du Sud ». Le polo transcendait le cadre rural des *estancias*. Il était reconnu comme national par la presse populaire et le public urbain, bien qu'il soit rarement joué par les fils de la classe bourgeoise et moyenne. Le polo créait et reproduisait une image pastorale basée sur l'importance des traits vernaculaires, l'idéalisation du gaucho et les standards aristocratiques. L'appropriation privée de la pampa mythologique, peuplée dans le passé par des gauchos libres, permit à la classe terrienne argentine d'exporter le blé et le bœuf sur le marché mondial, d'accumuler une richesse substantielle, d'être en contact permanent avec les descendants des

gauchos transformés en *cow-boys* rémunérés et en laboureurs ruraux, d'imaginer une relation mimétique avec la tradition cavalière gaucho, de produire de merveilleux chevaux et cavaliers, de battre les aristocrates britanniques et les millionnaires américains dans de prestigieux tournois de polo et d'être totalement acceptés par eux. Ils entraient dans un système global d'échange économique, tenaient le coup socialement et continuaient d'accumuler des richesses, des trophées et de la gloire.

## En guise de conclusion

- 45 Dans la période comprise entre 1880 et 1930, l'Argentine dut assimiler bon nombre d'influences économiques, sociales et culturelles disparates. Buenos Aires devenait par ailleurs une métropole d'un type spécial, fort distincte des villes européennes traditionnelles. Buenos Aires constituait une société ouverte, complexe et mobile, touchée non seulement par l'immigration internationale de masse mais intégrant aussi l'élite éduquée des provinces marginalisées. Les grands écrivains nationalistes Rojas, Lugones et Gálvez étaient tous nés dans de puissantes familles traditionnelles de province. Ils connaissaient personnellement le caractère chaotique de la ville, ainsi que le sentiment d'étrangeté et d'aliénation qu'on peut y ressentir. Ils étaient parfaitement conscients de l'immensité du fossé culturel séparant les immigrants européens et les représentants des cultures et des sociétés plus traditionalistes vivant dans l'Argentine profonde<sup>4</sup>. Ils vivaient la complexité mais aussi la diversité de la grande métropole, à la base de la montée du modernisme et des mouvements avant-gardistes dans les métropoles européennes et américaines (voir Williams 1989 : 37-63). Leur réponse fut une représentation nationale musclée et masculine dans laquelle le courage, la défense de l'honneur, la générosité et la liberté comme valeurs spirituelles s'opposaient au matérialisme de l'immigration et au capitalisme cosmopolite. Le gaucho était devenu le symbole de la nation. A la recherche des racines et de la continuité, la recréation d'une tradition rurale était une stratégie culturelle. L'identité nationale était intimement associée à un chez-soi virtuel, les espaces sauvages et ouverts de la pampa, et à un homme virtuel, le gaucho. Le gaucho et la pampa étaient utilisés comme des *thematas* archaïques pour expliquer les différences avec les « autres » et pour gérer les contradictions entre unité et altérité.
- 46 Le pouvoir de cette image se comprend mieux au moment où le polo est transformé en un sport national. L'explication de la supériorité des joueurs de polo argentins doit être vue comme l'invention de la tradition, comme l'indigénisation créative d'un sport britannique dans lequel les « Anglo » représentant la nation sont considérés comme des gauchos parce qu'ils montent à cheval comme eux, parce qu'ils ont des vertus masculines comme le courage et l'esprit de sacrifice, et parce que leurs chevaux sont des produits authentiques de la pampa. Le paradoxe fascinant est qu'un sport rural soit devenu le symbole de la ville de Buenos Aires. Les aristocrates propriétaires terriens étalaient leurs capacités physiques à cheval et avec une crosse dans la ville babelique où ils vivaient comme des citoyens modernes dans leurs résidences. Ils représentaient la continuité historique et étaient les garants de la survie d'une culture créole originale. Les « Anglo » étaient une part de la petite noblesse de propriétaires terriens et étaient de ce fait socialement acceptés. L'idée que le polo puisse servir comme véritable *melting-pot* s'était temporairement cristallisée dans la médaille d'or mythique de l'équipe argentine des jeux Olympiques de 1936 : Andrada était un « vrai gaucho », Gazzotti était un « *gringo* » (le fils d'un fermier italien dans la province de Buenos Aires) et Durgan et Cavanagh représentaient les « Anglo ». Mais cela est une autre histoire.
- 47 Les immigrants ont créolisé le football, une autre invention britannique. Les « Anglo » abandonnèrent ce sport dès lors que les immigrants et leurs fils se le furent approprié. Durant les deux premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, Buenos Aires se transforma en une métropole mondiale du football, dotée de stades modernes et de clubs prestigieux. Le langage de la créolisation fournit aux immigrants – qui fondèrent le style créole en opposition au style

britannique – un statut d'Argentins légitimes. Avant 1913, les « Anglos » représentaient la nation, mais dans la représentation populaire élaborée par les fils d'immigrants, ils continuaient à jouer comme leurs ancêtres. Ils ne furent jamais transformés en vrais créoles.

48 Les discours et les images nationales dont il a été ici question peuvent être considérés comme des exemples d'identités délocalisées dans le sens où la signification de l'« altérité » se modifie. Une représentation nationale réussie s'efforcera d'intégrer les différentes « altérités » car cela nécessite tous les fragments, toutes les identités délocalisées et incompatibles et cela se rapporte au caractère changeant des groupes qui habitent un territoire donné. Cela n'a pas été totalement réalisé en Argentine. L'Argentine est entrée dans la modernité en produisant des identités en série et des tendances culturelles contradictoires qui refusent l'intégration et l'enfermement dans une seule représentation nationale. Les exemples présentés dans ce texte montrent que les cultures respectives du peuple et des élites, les visions locales et transnationales, étaient à l'œuvre lorsque la société argentine entrait dans la modernité. La multiplicité était alors au cœur de l'identité culturelle argentine (Masiello 1992 : 165-200).

---

### **Bibliographie**

**Archetti E. P.**, 1991. « Argentinian tango : male sexual ideology and morality », in Gronhaug R., Haaland G. et G. Henrikson (eds), *The Ecology of Choice and Symbol*, Bergen.

1994a. « Models of masculinity in the poetics of the Argentinian tango », in Archetti E.P. (ed.), *Exploring the Written. Anthropology and the Multiplicity of Writing*, Oslo.

1994b. « Argentina and the World Cup : in search of national identity », in Sugden J. et A. Tomlinson (eds), *Hosts and Champions. Soccer Cultures, National Identities and the World Cup in the U.S.A.*, Aldershot, Hampshire.

1994c. « Masculinity and football : the formation of national identity in Argentina », in Giulianotti R. et J. Williams (eds), *Game without Frontiers : Football, Identity and Modernity*, Aldershot, Hampshire.

1994d. « Estilo y virtudes masculinas en *El Gráfico*. La creación del imaginario del fútbol argentino », communication présentée au 48<sup>e</sup> Congrès international des américanistes, Stockholm-Uppsala, 4-9 juillet.

**Borges J. L.**, 1993 [1926]. *El tamaño de mi esperanza*, Buenos Aires.

**Clifford J.**, 1988. *The Predicament of Culture*, Cambridge, Massachusetts.

**Cornblit O.**, 1969. « Inmigrantes y empresarios en la política argentina », in Di Tella T.S. et T. Halperín Donghi (eds), *Los Argentinos : los fragmentos del poder*, Buenos Aires.

**Escudé C.**, 1990. *El fracaso del proyecto argentino. Educación e ideología*, Buenos Aires.

**Friedman J.**, 1990. « Being in the world : globalization and localization », in Featherstone M. (ed.), *Global Culture, Nationalism, Globalization and Modernity*, Londres.

1994. « Modernitetens implosion. Den förrådiska samtiden », in Hemer O. (ed.), *Kulturen i den globala byn*, Lund.

**Gálvez M.**, 1910. *El diario de Gabriel Quiroga : opiniones sobre la vida argentina*, Buenos Aires.

**Holt R.**, 1989. *Sport and the British : A modern History*, Oxford.

**Ibarguren C.**, 1934. *La inquietud de esta hora*, Buenos Aires.

1971. *Respuestas a un cuestionario acerca del nacionalismo 1930-1945*, Buenos Aires.

**Laffaye H. A.**, 1989. *El polo internacional argentino*, Buenos Aires.

**Lugones L.**, 1961 [1916]. *El payador*, Buenos Aires.

**Masiello F.**, 1992. *Between Civilization & Barbarism. Women, Nation & Literary Culture in Modern Argentina*, Lincoln.

**Navarro Gerassi M.**, 1969. *Los nacionalistas*, Buenos Aires.

**Prieto A.**, 1988. *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna*, Buenos Aires.

- Rama C.M.**, 1981. *Nacionalismo e historiografía en América Latina*, Madrid.
- Rock D.**, 1993. *La Argentina autoritaria. Los nacionalistas, su historia y su influencia en la vida pública*, Buenos Aires.
- Rojas R.**, 1909. *La restauración nacionalista*, Buenos Aires.
- Scher A.** et **H. Palomino**, 1988. *Fútbol : pasión de multitudes y de élites*, Buenos Aires.
- Slatta R. W.**, 1986. « The Demise of the gaucho and the rise of equestrian sport in Argentina », *Journal of Sport History*, vol. 13, 2 : 97-110.
- Solberg C.**, 1970. *Immigration and Nationalism, Argentina and Chile, 1890-1914*, Austin.
- Williams R.**, 1989. *The Politics of Modernism*, London, Verso.

### Notes

- 1J'ai présenté ailleurs la signification contradictoire du tango (voir Archetti 1991 et 1994a).
- 2Ces capitaux amenaient des changements technologiques, augmentant par là même la production locale et développant la consommation de biens industriels étrangers.
- 3Barguren peut être défini comme un nationaliste « tardif », une sorte de « nationaliste catholique musclé » très actif à la fin des années 20 et surtout au cours des années 30. Toutefois, j'ai toujours trouvé ce qu'il écrivait contre le libéralisme et le cosmopolisme clair et formulé dans la prose rhétorique typique des premiers auteurs nationalistes. Pour une histoire du nationalisme et une présentation exhaustive des idées des différents auteurs des deux extrêmes, voir Navarro Gerassi (1969) ; Solberg (1970) ; Rama (1981) ; Rock (1993).
- 4Rojas décrit le Buenos Aires de 1909 comme une ville aliénante, sans racines, dépourvue de sentiments communautaires, aux valeurs cosmopolites, à l'atmosphère sensualiste décadente, à l'espagnol parlé pollué par le « barbarisme dialectal des immigrés », très riche et opulente, et exerçant une énorme influence sur les provinces argentines et le reste du pays. Rojas pensait qu'en raison du rôle dominant de la ville c'est là que la bataille nationaliste devait être livrée en priorité (1909 : 88-90).

### Pour citer cet article

Référence électronique

Eduardo P. Archetti, « Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2851.html>

**Archetti E. P.**, 1995, « Nationalisme, football et polo. Tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne », *Terrain*, n° 25, pp. 73-90.

### À propos de l'auteur

**Eduardo P. Archetti**

University of Oslo

### Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

**Index géographique** : Argentine

**Index thématique** : loisirs – jeux – sports, nation et nationalisme

**Licence portant sur le document** : Propriété intellectuelle